

**Présentation de la seconde partie de la thèse de Patricia Metzger
lors de l'assemblée générale d'ARCCIS**

"L'homme terre à terre" ou la fragilité, marque de l'homme.

Pour vous exposer les grandes lignes de ma thèse, je vous propose de revenir sur l'expression du titre "L'homme terre à terre" qui nous renvoie à la fragilité qui marque l'humain, cet être fragile que nous sommes tant sur le plan physique que moral ou spirituel, prisonnier d'une condition humaine qui ne nous permet pas de nous extraire du monde et du concret de l'existence.

Malgré ses aspirations à être fort et puissant, l'homme doit se reconnaître pris dans des conditionnements qui le rendent dépendant et impuissant. Aux yeux de Bernard, cette contingence représente une véritable servitude³, mais en même temps c'est à partir de cette contingence que l'homme va se reconnaître "un nécessaire", un pauvre, un précaire... Lorsqu'il prend conscience de cette insuffisance ontologique, l'homme se comprend comme "créature", il entre alors dans le premier degré de l'humilité, celui dans lequel il comprend qu'il ne peut se suffire à lui-même : *"Il te faut donc savoir d'une part ce que tu es et d'autre part que tu ne l'es pas par toi-même"*⁴. C'est l'humilité ontologique dans laquelle l'homme terre à terre se reconnaît insuffisant et dépendant, pris dans les rets du monde.

Mais cette expression de l'homme terre à terre s'est aussi imposée en lisant Bernard, car il propose une vision de l'homme inspirée de l'image de la terre (*terra*) à partir de la matière première qu'est l'humus (*limus*). Cet humus est le terreau que l'homme doit travailler pour en tirer la fécondité et les fruits attendus par celui qui

³*Sermons sur le cantique* (abrégé en SCC), Introduction, traduction, notes par R. FASSETTA, et P. VERDEYEN, Édition du Cerf, (*Sources Chrétiennes* 414, 431, 452, 472, 511), Paris, 1996, 2006². SCC 76 § 10 : *"O servitude ! O nécessité !"*, "O servitutum ! O necessitatem !".

⁴*L'amour de Dieu*, (abrégé en DDD) introductions, traductions, notes et index par Fr. CALLEROT, J. CHRISTOPHE, M.-I. HUILLE et P. VERDEYEN, (*Sources Chrétiennes* 393). DDD § 4.

l'a créé. Cette thématique de la terre se trouve renforcée par la notion de travail (*labor*) qui renvoie à la culture et au labeur demandés par l'entretien de ce terroir à labourer que nous sommes chacun en propre. Or cet humus est menacé, car le risque est grand qu'il devienne de la boue (*luteus*), de la poussière (*pulvis*) ou de la cendre (*cinis*).

En effet, l'homme peut choisir de se détourner de sa condition de créature et rechercher l'autosuffisance avec une relation au monde qui se révèle d'abord une prolongation de lui-même, une prolongation de son seul désir, refusant tout état de réception en préférant prendre et se servir plutôt que de recevoir ou de donner. Dans ce contexte, l'homme, entravé par l'autosuffisance de lui-même, dénie le don et se détourne de sa finitude, dès lors son "soi" lui reste inaccessible⁵. Sans relation vraie, il n'a plus de consistance et Bernard le compare à de la cendre, matière morte, volatile et insaisissable, emblème d'une nature humaine confrontée aux faux-semblants qui sont les lieux d'une relation inanimée dans laquelle l'homme ne se laisse plus toucher, ni émouvoir. Bernard s'adresse alors à ce dernier avec une certaine virulence : "*Rougis, cendre orgueilleuse !*".

Cette expression extraite des *Sermons à la louange de la Vierge* fait écho à une phrase qui la précède : "*Homme, apprend à obéir (oboedire) ; terre, apprend à te soumettre (subdi) ; poussière, apprend à obtempérer (obtemperare)*"⁶. Bernard décrit ici trois différents états de la matière en lien avec l'humus — la poussière, la terre et l'homme lui-même — qui renvoient à l'évolution intérieure de la créature. Ainsi, s'il reste enfermé en lui-même, l'homme développe une insensibilité à ce qui l'entoure que Bernard décrit comme "*cet accablement de l'âme et, cette hébétude de l'intelligence, une insolite apathie*".

⁵ Sur ce thème, voir "La marche en rond des impies" DDD § 19.

⁶ *A la louange de la Vierge Mère*, Introduction, traduction M.-I. HUILLE et J. REGNARD, (*Sources Chrétiennes* 390), sermon I § 8 : "Disce, homo, oboedire ; disce, terra subdi ; discepulvis, obtemperare. (...) Erubescere, superba cinis".

(inertia) de l'esprit"². C'est l'homme cendreau qui a étouffé tout élan et qui est entré dans un ennui qui se nourrit de son insatisfaction.

On pourrait croire qu'il en est de même pour la poussière, cette "terre sans eau", qui s'est durcie au point de perdre tout lien avec la terre : "Comment mon cœur s'est-il ainsi desséché de la sorte, s'est-il durci comme du lait caillé ? Est-il devenu comme une terre sans eau ? Je ne puis même pas verser des larmes de regret, si grande est la dureté de mon cœur"³. Conséquence d'un cœur sec, sans compassion (a-pathique), la poussière ne se laisse pas plus toucher qu'attraper. Elle est volatile et ne résiste pas au moindre souffle ; insaisissable, elle s'éparpille et se glisse partout ; rien ne peut y prendre racine. Mais la poussière reste de la terre, une terre aride et sèche qui peut néanmoins reprendre vie, contrairement à la cendre.

Voilà pourquoi Bernard exhorte la poussière à obtempérer⁴ ; l'un des sens étymologiques de *tempero* est "se mélanger" et précédé par *ob* qui signifie "devant", obtempérer veut dire "se modérer devant quelqu'un" au sens "d'accueillir le mélange". Le verbe *obtemporo*, -are incite donc l'homme à habiter le mélange dont il est fait en retournant vers sa terre originelle, vers son être propre qui, étant créé, ne lui appartient pas véritablement. Pour ce faire, il ne suffit pas que l'homme se reconnaisse de nature mélangée, il doit également apprendre à se mélanger, à se laisser rencontrer et altérer par l'extérieur, à se laisser toucher dans sa sensibilité et ses affects. A ce prix, une connaissance de soi véritable lui ouvrira le chemin des larmes et transformera les endurcissements de son cœur en cœur de chair. Progressivement, à travers les prises de conscience et les déceptions, la poussière en se mélangeant (*obtemperare*) aux larmes, se transforme en boue, puis en argile : terre souple, capable de se laisser modeler, et donc de se soumettre (*submitto*, -ere) à la main du

²SCC 54 § 8 : "Non sine causa sane ab heri et nudiuertiusinvasit me languoristeanimi et mentis hebetudo, insolitaquaedaminertiaspiritus".

³ Ibid. : "Quomodoitaexaruit cor meum, coagulatum est sicut lac, factum est sicut terra sine aqua ? Nec compungi ad lacrimasqueo : tanta est duritiacordis".

⁴Dictionnaire étymologique de la langue latine, A. ERNOUT et A. MEILLET, Paris, Klincksieck, 2001⁴, article "tempero,-as,-atum,-are", p. 680.

Créateur. Littéralement le verbe *submittere*⁵ signifie "envoyer dessous" nous conviant ici à nous laisser façonner, modeler par le Créateur, en acceptant d'être envoyé sous sa main⁶. Par son consentement au mélange, l'homme entre dans une réception du don⁷ qui est le fruit d'une ouverture à soi comme à l'altérité du Créateur.

Fondement de la relation, le mélange redonne à la terre sa texture initiale. L'homme découvre ici tous les bienfaits de la relation à l'autre dès lors qu'il prend le risque de se trouver lui-même dans la rencontre. En osant sortir de la forteresse qu'il peut être pour lui-même, l'homme accueille et prend conscience des affects et de ses émotions qui le réengagent avec le fond de lui-même, avec sa singularité propre, pour donner sens à la relation à partir de ce qui en fait la richesse : le mélange des différences. La fertilité de la terre dépend en effet de son ensemencement, du travail de labourage, des intempéries... de nombreux facteurs qui nous échappent et qui nous incitent à accueillir ce que nous vivons comme une invitation à faire croître ce terroir que nous sommes.

Voilà pourquoi, si l'homme se considère à partir de la matière dont il est issu et dont il vit, il renoue avec son origine, avec sa condition mortelle, avec sa fragilité et sa dépendance, au lieu de s'en détourner et de les oublier : "*Sur la terre nous naissons, sur la terre nous demeurons, sur la terre nous mourrons, revenant à celle dont nous avons été tirés. Or nous n'y trouvons qu'une étroite entrée et un bref séjour ; seule la mort est certaine*"⁸.

Comment articuler le chemin de l'humilité et ce mouvement de l'homme vers lui-même qui n'est autre qu'un mouvement vers Dieu, son Créateur ?

⁵ Ibid. article "Mitto,-is, misi, missum, mittere, p. 407.

⁶ Rémi BRAGUE analyse l'expression bernardine "vase d'argile" dans "L'anthropologie de l'humilité", in *Saint Bernard et la philosophie*, Presse Universitaire de France, Paris, 1993, pp. 147-148.

⁷ Sur les larmes, voir le magnifique livre de Catherine CHALIER, *Traité des larmes, Fragilité de Dieu, fragilité de l'âme*, Albin Michel, Paris, 2003.

⁸ Saint Martin § 2 (trad. P.-Y. Emery) : "In terra orimur, in terra moramur, in terra morimur, revertentes in eamundesumusassumpti. Hic nobis angustus introitus, morabrevis, sola mors certa".

"Le travail du consentement à soi"

Il n'est pas facile pour l'homme de revenir sur lui-même afin de se voir tel qu'il est : un "glébeux", un "cul-terreux". En présentant l'homme comme une terre qui doit se laisser travailler et labourer par la vérité, Bernard appelle chacun à vivre pleinement sa condition d'homme afin d'y découvrir et d'y cultiver son humanité propre. Car c'est bien au cœur de sa dimension terre-à-terre et réaliste qu'il se découvre dans sa pâte humaine, sa matière brute, et peut s'en trouver affecté. C'est la raison même du travail de l'humilité de connaissance qui engage l'homme sur le travail de la vérité en lui et sur lui-même. Il s'agit d'une véritable épreuve qui conduit l'homme à faire l'expérience de l'humiliation, de la honte et des larmes en prenant conscience de tout ce qui l'a éloigné de son Créateur. Cette épreuve de la vérité de soi Bernard l'exprime dans *Les degrés d'humilité et d'orgueil* d'une façon très moderne : "Après avoir trouvé la vérité en lui-même, que dis-je, lorsqu'après s'être trouvé lui-même dans la vérité..." En posant ce choix personnel, pleinement assumé, de "se trouver (soi-même) dans la vérité"⁹, l'homme met déjà en œuvre un "devenir soi" en devenant un être-vers-Dieu (*esse ad*) : orienté et arrimé à Dieu de qui il se reçoit¹⁰.

⁹Sur les degrés d'humilité et d'orgueil § 15, traduction E. de SOLMS, textes présentés par Dom Jean LECLERCQ, Editions du Soleil Levant, Namur, 1958.

¹⁰ Stanislas BRETON, "Saint Bernard et le Cantique des Cantiques", *Collectanea Cisterciensia* 47, 1985, p.112 : "Le verbe latin *trahere* (attirer) est, en effet un des mots clés du Cantique. Le concept de relation, en son usage logique, s'efface ici au bénéfice d'une traction qui vous tire et vous attire. (...) La préposition *ad* (vers) marque l'élan qui relie les phases du cheminement, et qui en serait le principe de continuité. On reconnaît à chaque tournant du texte une inflexion nouvelle de cet "être vers". On y sent la présence, même lorsqu'elle n'est point nommée, de Celui dont il fut dit : "Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi". La vie spirituelle est sous la mouvance de cette loi et de cette puissance d'attraction".

Trahere est un des verbes qui exprime la puissance du sentiment amoureux chez Bernard. Le SCC 21 développe ce thème de l'attraction et contient 51 occurrences du verbe *trahere*. Mais cette attraction vient toujours de Dieu vers l'homme et au SCC 46 Bernard s'amuse de l'épouse qui pense pouvoir attirer l'époux par des subterfuges, alors que seule compte la beauté de sa conscience : "Que je puisse te représenter, toujours parée, la chambre nuptiale de la conscience : ma conscience" (§ 9).

C'est bien ainsi qu'il consent à devenir la réponse à l'attente et à l'amour de Dieu qui le désire, plutôt que de décider et de vouloir être autre chose ou quelqu'un d'autre que cet être qui lui est donné. Au cœur de l'humilité de connaissance, c'est son histoire personnelle avec Dieu qui commence ici : l'homme passe d'une condition universelle de créature à un statut personnel de créature, celui qui lui est propre, sa singularité. Il consent à recevoir et à s'approprier ce don unique et singulier qui lui est adressé à lui personnellement par Dieu son Créateur : son "soi".

Cela reste une expérience éprouvante, un travail (*labor*)¹ qui plonge l'homme dans l'humiliation et la honte, car c'est un itinéraire décapant, fait de désillusions sur soi, de déceptions, d'abandons et de mise à nu. Mais, ce *labor* en tournant et retournant notre terre intérieure apporte de l'air, la rend plus souple et plus légère, prête à être ensemencé et à donner du fruit. Il faut donc que la poussière du cœur se mélange (*obtemperare*) aux larmes et se transforme en boue, puis en argile modelable pour se préparer à la rencontre, celle de l'écoute (*oboedire*) qui nous met sous la Parole de Dieu.

Il y a chez Bernard une exhortation à secouer la cendre stérile qui étouffe le cœur pour retrouver la terre fertile de l'origine, celle qui s'ouvre à l'amour de Dieu pour sa créature, amour qui transforme le cœur sec et poussiéreux en cœur de chair. Convaincu

¹ Dès le début du prologue, la **Règle** mentionne le labeur qu'elle applique non au travail manuel, mais à l'obéissance : "*Ecoute mon fils, les instructions du maître et prête l'oreille de ton cœur (...) ainsi tu reviendras par le travail de l'obéissance (ut ad eum per oboedientiaelaboremredeas) à celui dont t'a éloigné la paresse de la désobéissance*". Dans le début des **degrés de l'humilité** Bernard mentionne également le *labor* dès les premières lignes du traité § 1 : "*Le maître de la route nous montre en effet la peine de cette route et la récompense de cette peine : 'Je suis, dit-il, la voie, la vérité et la vie'. La voie c'est l'humilité qui conduit à la vérité. L'humilité est peine, la vérité est fruit de la peine (Alteralabor, altera fructus laboris est)*". Enfin *labor* est aussi l'un des derniers mots du **DDD** § 40 qui précise la teneur de ce labeur : "*Sous la tente <de notre vie humaine>, bien que parfois on y chante victoire, on vit parmi les labeurs du combat (laboraturtamen in pugna) ; la plupart du temps on s'y trouve en danger de mort, alors que dans la patrie, on ne peut absolument éprouver ni malheur (adversitas), ni tristesse (tristitia)*".

que les changements intérieurs profonds ne peuvent intervenir que sous la mouvance de nos affects, il écrit : "Être touché (affecté), c'est être déifié"⁷.

A ses yeux, l'altérité divine se transforme en source de vie lorsque la rencontre de Dieu ouvre l'homme à l'amour. L'humilité de connaissance se transforme alors en humilité affective puisque la réception de soi se transforme en recueillement de l'amour divin. Dans cet amour et ce désir de rencontre de l'Autre, plus le soi se connaît et consent à ce qu'il est, plus il entre dans l'ouvert, dans un "je" en attente d'être donné à lui-même par l'Autre: *"Dans son premier ouvrage, il <Dieu> m'a donné à moi-même, dans le second, ils'est donné à moi ; et en se donnant, il m'a rendu à moi-même. Donc donné, puis rendu, jeme dois en échange de moi-même et je me dois deux fois"*⁸.

Ce mouvement peut être rapproché du mouvement des quatre degrés de l'amour :

=> *"Dans son premier ouvrage, il <Dieu> m'a donné à moi-même"* : l'homme est créé et il doit prendre soin de lui; c'est l'amour charnel du 1^{er} degré qui fait de lui un "esclave", prisonnier de ses besoins : *"En premier lieu l'homme s'aime lui-même pour lui-même : il est chair et il ne peut rien goûter en dehors de lui-même"*⁹.

=> *"...dans le second, il s'est donné à moi"* : l'homme entre dans le 2^{ème} degré dans lequel il utilise Dieu à son profit, comme un "mercenaire"...mais ce profit est grand, non seulement charnellement mais aussi affectivement car il commence à goûter sa douceur : *"Dans ce second degré, l'homme aime Dieu pour soi-même et non pour Dieu. Cependant une fois que, par intérêt, il a commencé à le vénérer et à le fréquenter par la méditation, la lecture, la prière, l'obéissance, il entre dans sa familiarité ; peu à peu et graduellement Dieu se fait connaître et ensuite il communique la douceur de sa présence"*¹⁰.

⁷DDD § 28 : "Sic afficideificari est".

⁸DDD § 15

⁹DDD § 39

¹⁰DDD § 39

=> "...et en se donnant, il m'a rendu à moi-même" : cet amour rend l'homme à lui-même en le réajustant à sa filiation : il entre dans le chemin du fils puisqu'en étant attiré de plus en plus par l'amour divin, il est touché donc déifié, devenant un *esse ad*, un "être-vers" qui se reçoit de Dieu lui-même, car il aime Dieu pour Dieu : "Pour avoir goûté combien le Seigneur est doux, l'homme passe au 3^{ème} degré de sorte qu'il aime Dieu non plus pour soi-même mais pour Dieu"¹.

=> "...Donc donné, puis rendu je me dois en échange de moi-même et je me dois deux fois", c'est tout le sens de l'humilité affective qui trouve son bonheur et sa raison d'être dans l'amour dont il se reçoit: "Je ne sais si un homme en cette vie arrive à atteindre le 4^{ème} degré, celui où l'homme s'aime uniquement pour Dieu"².

Au terme de ce travail, Bernard nous montre que l'humilité va bien au-delà de la fragilité en se révélant un puissant chemin d'humanité au cœur de chacun. Il me semble qu'à l'heure où le numérique transforme notre rapport au temps et à l'espace, au moment où l'homme trouve ses raisons d'être dans l'image d'un selfie plutôt qu'au cœur de lui-même, la démarche d'humilité se montre d'actualité. L'appel de Bernard à se connaître soi-même nous convoque à prendre notre propre mesure et à choisir les paradigmes qui donnent sens à notre existence plutôt qu'à nous laisser définir par notre environnement.

S'il présente l'humilité de connaissance comme un état qui se vit et s'éprouve dans l'expérience et la relation au monde, l'humilité affective, en revanche, déborde du cadre : elle est une invitation pour advenir pleinement à soi en consentant à devenir l'expression de l'amour de Dieu vivant en nous et par nous. En conclusion, bien que consciente des imperfections de cette thèse, le compagnonnage quasiment quotidien avec Bernard a été pour moi une expérience profonde et riche avec des résonances qui sont encore à l'œuvre dans ma vie d'aujourd'hui et dans mon chemin de foi.

Patricia Metzger

¹ DDD § 39

² DDD § 39